

Entre le classique et le dialectal

Al-Jumhuriya, 9 octobre 1954.

Tout est possible, même que le temps revienne sur ses pas et marche à rebours après avoir avancé ; et je n'entends pas par « temps » ces notions sur la détermination et la définition desquelles les philosophes se disputent, car ce propos ne relève ni de la philosophie des philosophes ni de la science des savants, mais j'entends par « temps » les affaires des hommes qui absorbent leurs heures et leurs efforts et épuisent leurs forces et leur énergie, avançant tantôt et reculant tantôt, se hâtant à un moment et se retenant à un autre.

Et je ne doute pas qu'il y eut un temps où nos affaires linguistiques allaient de l'avant et où notre vie littéraire avançait sans hésitation ni retard, comme si elle voulait devancer les événements et les vicissitudes et précipiter la course des astres, afin d'atteindre le vingt-et-unième siècle avant même d'atteindre le milieu du vingtième, et à plus forte raison sa fin.

Car en ce temps-là, l'instruction était bien moins répandue qu'elle ne l'est de nos jours, où elle a gagné en étendue et s'est enfoncée jusque dans les profondeurs du peuple, et les anciens des lettres — que la miséricorde de Dieu a depuis rappelés à Lui — et les jeunes des lettres qui sont devenus aujourd'hui des anciens, écrivaient en arabe littéraire classique, rivalisant entre eux pour savoir qui saurait le mieux le plier, lui accorder le plus de facilité et le rendre le plus capable d'accueillir ces sens, ces réflexions et ces opinions qu'il n'avait pas coutume d'accueillir, sans que cela lui pèse ou l'épuise, ou le détourne du chemin que sa propre nature et son propre tempérament lui avaient tracé.

Et ceux qui possédaient une culture supérieure, et ceux qui possédaient une culture moyenne, et ceux qui possédaient une culture modeste, et ceux qui ne pouvaient guère prétendre à aucune culture — tous rivalisaient dans la lecture et se disputaient entre eux, l'un satisfait, l'autre indigné, et un troisième hésitant entre l'indignation et la satisfaction.

Et les chefs politiques préféraient certains hommes de lettres à d'autres, et interdisaient à leurs partisans de lire ce qu'écrivaient les écrivains contre lesquels ils étaient indignés, et leur interdisaient parfois la lecture de tels journaux nommément, et leur annonçaient parfois qu'ils

liraient eux-mêmes ces journaux en leur nom ; et les partisans écoutaient et applaudissaient, mais une fois séparés de leurs chefs, ils se hâtaient vers les journaux interdits, les achetaient et les glissaient dans leurs poches, si bien qu'une fois rentrés chez eux, ils s'isolaient avec ces journaux et les lisaient avec attention, sans se soucier, entre eux-mêmes et leur propre conscience, de l'interdiction et de la défense de leurs chefs.

Et ces journaux se publiaient en arabe littéraire classique, et leurs rédacteurs rivalisaient à perfectionner la langue et à raffiner le style ; ils s'étaient fixé en littérature des idéaux élevés dont ils ne se détournèrent pas pour s'attirer la faveur des lecteurs, mais vers lesquels ils s'élevaient pour entraîner leurs lecteurs à partager cette élévation même. Et certains jeunes, en ce temps-là, essayaient d'écrire en arabe dialectal et de le promouvoir vigoureusement — non pour flatter leurs lecteurs, mais pour les atteindre dans leur compréhension, leur goût et leur sensibilité — mais ils obtenaient le contraire de ce qu'ils voulaient, car les lecteurs se détournèrent d'eux et les milieux cultivés se moquaient d'eux, et ils étaient contraints de renoncer à leur dialecte pour revenir à la langue classique.

Et Hafez — que Dieu lui fasse miséricorde — tonnait de sa poésie politique, et Shawqi — que Dieu lui fasse miséricorde — se consacrait à sa poésie théâtrale et politique, et tous deux suivaient la voie des anciens dans leur diction et leur style, dans leur mètre et leurs rimes, et ceux qui écoutaient les deux grands poètes ou les lisaient en étaient satisfaits, les admiraient, et retenir leurs vers par cœur, ne trouvant dans la gravité et la noblesse de cette poésie, ni dans son imitation des anciens, rien qui les en détournât ou les en effrayât ou les en dégoûtât. Et nous reprochions aux deux grands poètes leur imitation excessive des anciens et leur manque d'innovation et leur excès dans la préservation des voies anciennes, si bien que les gens nous lisaient, et qu'une très petite minorité parmi eux — ceux d'une culture élevée — en était satisfaite, tandis qu'une très grande majorité — ceux d'une culture moyenne et médiocre — en était indignée.

Cela remonte à un quart de siècle ou plus, et je reprochais alors aux conservateurs de la langue et des lettres de sacrifier la langue et de l'entourer de cette révérence religieuse qui la préserve de l'évolution et la protège du renouvellement, et je disais que la langue arabe est bien la langue du Coran, sans aucun doute, mais qu'elle est en même temps la langue de ceux qui la parlent, et qu'il est de son droit de répondre à ses

propres locuteurs, d'accompagner leur évolution et de suivre leur vie dans ses circonstances changeantes. Et elle l'a fait aux premiers siècles, car elle n'avait guère quitté le désert arabe qu'elle s'attachait déjà à la nouvelle civilisation, en élargissant les sciences et la philosophie, et sa propre littérature évoluait elle-même avec cette civilisation, exprimant avec aisance et générosité ce qui n'était jamais venu à l'esprit des Bédouins du désert, en fait de réflexions, de sens et d'opinions.

Et les gens me blâmaient très sévèrement pour cette position, estimant que j'avais dépassé en excès toute limite, que j'avais exagéré dans l'innovation jusqu'à la faire sortir de la mesure et de la modération qui lui conviennent, de la douceur et de la patience, et que je l'avais conduite dans la voie de la révolution et non dans celle de l'évolution et de la transition graduelle.

Et je riaais de la toute première leçon qu'entendaient les étudiants d'al-Azhar al-Charif quand ils commençaient l'étude de la grammaire, lorsque les cheikhs leur lisaient les paroles d'ouverture de l'auteur — que Dieu lui fasse miséricorde : « Louange à Dieu qui a fait de la langue des Arabes la plus éloquente des langues. »

Et je disais que la langue des Arabes est certes éloquente, sans aucun doute, mais qu'il existe sur terre d'autres langues qui ne lui cèdent en rien pour l'éloquence, l'élégance et la distinction. Et les conservateurs voyaient dans ces propos de ma part une témérité et un gaspillage des valeurs héritées, une révolte contre les traditions transmises des pères aux fils. Et je plaisantais sur une dispute que certains anciens avaient coutume d'avoir, à savoir si la langue des gens du Paradis dans l'au-delà était la langue arabe ou la langue syriaque, et les conservateurs les plus extrêmes en éprouvaient à mon endroit le plus vif dépit.

Et je me souviens que, lorsque je m'apprêtais à partir pour l'Europe afin d'achever mes études, le cheikh Bakhit — que Dieu lui fasse miséricorde — me demanda : « Que veux-tu étudier en Europe ? » Je lui répondis, en plaisantant : « Je veux étudier la langue syriaque ! » Il dit : « Et pourquoi étudierais-tu la langue syriaque ?! » Je dis : « Pour pouvoir répondre convenablement aux deux anges lorsqu'ils m'interrogeront dans la tombe, car ils interrogent en langue syriaque ! » Et je lui récitai ce que je retenais d'un propos de certains anciens d'al-Azhar :

*Parmi les choses étranges que voient les yeux
est que l'interrogatoire de la tombe se tient en syriaque*

Ainsi en a décidé notre cheikh al-Balqini

Le cheikh se mit en colère, et les assistants rirent, la plupart d'entre eux coiffés du tarbouche ; et je revis le cheikh après mon retour d'Europe, je le saluai sans lui baiser la main, et il voulut me faire sentir son mépris pour moi et son dédain pour ce que j'avais appris en Europe et pour la tenue nouvelle que j'avais adoptée ; aussi ne m'appelait-il plus que « Taha Effendi » !

Et cette seule formule d'adresse te suffira à mesurer tout le mépris et le dédain qu'elle renferme ! Telle était notre condition il y a plus d'un quart de siècle : confiance dans l'arabe littéraire classique, et foi dans sa capacité à subsister, à durer plus que le temps, et à surmonter les événements qui renouvellent la vie des hommes de jour en jour, et non d'année en année.

Et il n'y a aucun doute que cette ancienne génération, la nôtre, a remporté un succès total dans ce qu'elle tentait de renouveler en littérature et de ramener les jeunes à la langue, après que celle-ci eut connu, aux derniers siècles, des symptômes semblables à ceux de la vieillesse et de la décrépitude.

Nul, en ce temps-là, ne nous reprochait l'étrangeté de l'expression, la tortuosité du style ou l'obscurité du sens ; au contraire, les gens nous suivaient, satisfaits de nous, nous encourageant, sentant que nous leur rendions quelque chose de cher et de précieux à leurs âmes, longtemps absent d'elles, et dont le désir s'était fait pressant — cette beauté artistique qui vient de la grâce et de la fluidité de l'expression, de l'aisance et de la clarté des sens, de la pureté et de la limpidité des styles.

Al-Mazini — que Dieu lui fasse miséricorde — ne se faisait aucun scrupule de faire revivre ces anciens styles qu'il trouvait chez Abd al-Qahir al-Jurjani et chez ceux qui l'avaient précédé parmi les maîtres de la critique et de l'art oratoire, et les gens le lisaient, l'admiraient et lui en redemandaient, de cet art à la fois nouveau et ancien.

Et Mustafa Abd al-Razzaq — que Dieu lui fasse miséricorde — ne se faisait aucun scrupule d'adopter dans sa production littéraire une lenteur délibérée et mesurée, consacrant un long temps à l'écriture du bref article, en polissant les sens, en perfectionnant les termes, en épurant le style au point que nous comparions ses œuvres littéraires à ces bijoux qu'un artisan façonne avec un soin minutieux et qu'il livre, merveille pour les regards, sans qu'il soit possible d'y relever le moindre défaut,

apparent ou caché.

Et les gens disaient de tel ou tel écrivain qu'il suivait la voie d'al-Jahiz ou celle d'Ibn al-Muqaffa', estimant que c'était là un éloge et une louange à son endroit ; mais nous ne nous satisfaisions pas de cet éloge ni de cette louange, car nous ne faisons pas que ressusciter ces styles — nous les ressuscitions, les enrichissions, et exprimions par eux des sens, des opinions et des réflexions qui n'étaient jamais venus à l'esprit d'al-Jahiz ni d'Ibn al-Muqaffa'.

Nous traduisions par eux la poésie des poètes et la prose des écrivains parmi les illustres de la littérature occidentale, sans y trouver ni peine ni difficulté, et nous exprimions par eux, de notre propre fonds, ce qui convenait à l'époque où nous vivions, aux affaires de cette vie qui ne ressemble, ni de près ni de loin, à la vie des anciens écrivains de Bassora, de Koufa et de Bagdad.

Et nous agacions Hafez, Shawqi et d'autres poètes en disant que c'était la prose arabe qui avait vraiment progressé en cette époque moderne, parce qu'elle avait innové des choses que les anciens n'avaient jamais connues, sans porter atteinte à l'éloquence et à la noblesse de la langue, et sans dévier de ses fondements établis ni de sa nature immuable — tandis que la poésie ne pouvait que ressusciter les voies des Abbassides, influencée par eux et exerçant elle-même sur ses lecteurs une influence à travers eux.

Et je poussais à l'excès mes remarques aux deux grands poètes, ramenant certains de leurs vers à leurs modèles anciens dans la poésie d'al-Buhturi, d'Abu Tammam et d'al-Mutanabbi, et ils en éprouvaient le plus vif dépit et tentaient l'innovation et l'originalité, y réussissant abondamment.

Où en sommes-nous donc aujourd'hui de cette vie que nous vivions il y a un quart de siècle, dont je n'ai rapporté que de courts fragments, et qu'attestent des textes que les gens continuent de lire et de lire souvent, y trouvant un appui pour supporter la vie qu'ils vivent maintenant ?!

Et il n'y a aucun doute que des causes nombreuses et diverses nous ont conduits à ce grave désordre littéraire où nous nous trouvons désormais, désordre qui se manifeste sous des formes on ne peut plus contradictoires ; car les esprits de notre jeunesse sont féconds, leurs cœurs sont vifs, leurs perspicacités sont pénétrantes — seuls les entêtés le nieraient — et en vertu de ces qualités ils possèdent une capacité

remarquable de production artistique, et en vertu de ces qualités ils ont une production qui les préserve du désespoir et leur ouvre des portes à de larges espoirs — cela non plus, seuls les entêtés le nieraient.

Mais ces jeunes hommes de lettres sont rendus misérables par leur propre art, et leurs lecteurs ne le sont pas moins qu'eux, pour une raison des plus simples : c'est que le moyen d'expression leur manque de façon véritablement alarmante, si bien que les œuvres de nombre d'entre eux ressemblent à une beauté éblouissante et enchanteresse exposée dans des vêtements déchirés et en lambeaux qui en défigurent l'éclat et en gâtent le charme, laissant les cœurs douloureusement partagés entre l'attrait qu'exerce cette beauté par son authenticité et sa sincérité, et le dégoût qu'inspirent la médiocrité de ses images et la rudesse de ses termes.

Et nos jeunes hommes de lettres sentent cela avec acuité, en eux-mêmes et chez leurs lecteurs, et en sont vivement affligés, mais ils n'en tentent ni remède ni guérison... ils ne font que s'y enfoncer comme celui qui a perdu tout espoir, s'y attachant comme s'y attache l'entêté, l'obstiné, à qui la beauté échappe et qui s'épris alors de la laideur, à qui la perfection manque et qui s'accroche alors à l'imperfection et en fait une doctrine et une méthode.

Et ils ne se contentent pas de s'empêtrer ainsi dans une obstination là où il n'y a pas lieu d'être obstiné et dans une querelle là où il n'y a pas lieu de quereller, mais ils s'efforcent encore de rabaisser ceux qui les ont précédés, puis de rompre avec les formes d'expression auxquelles les gens sont habitués, en préférant l'éloquence à la maladresse et l'élévation à la vulgarité. Et si tout cela ne leur sert à rien, ils se dressent contre la langue elle-même et lui déclarent une guerre que l'on ne saurait qualifier, au mieux, que de stérile — ne leur servant à rien et ne leur apportant ni peu ni prou de bien.

Car il n'est nullement vrai que l'arabe littéraire classique soit mort ou sur le point de mourir, et il n'est pas davantage vrai que l'arabe littéraire classique ait été atteint de faiblesse, de langueur ou de défaillance. La preuve en est que les gens s'expriment par lui quand ils écrivent ce qu'ils veulent écrire sur des sujets variés, sans y trouver ni gêne ni peine ; ils composent des livres, traduisent ce que composent les étrangers dans les pays d'Orient et d'Occident, et publient journaux et revues. Et les gens lisent ce qui se compose en livres et ce qui se traduit, comme ils lisent ce que publient journaux et revues, sans y trouver de

mal et sans s'en plaindre d'aucune peine.

Et la preuve en est encore que les gens publient les anciens livres écrits en arabe littéraire classique à leurs différentes époques, et que les lisent ceux qui possèdent une culture profonde et étendue comme ceux qui possèdent une culture moyenne et étroite, et la plupart d'entre eux ne les lisent pas sous la contrainte, ni, de même, la plupart d'entre eux ne les lisent pas gratuitement, mais dépensent à les lire du temps, de l'argent et des efforts, par amour pour eux, par désir d'eux et par souci de les préserver.

Et ce n'est pas là la condition d'une langue morte ou sur le point de mourir, ni la condition d'une langue atteinte de faiblesse, de langueur ou de défaillance, mais celle d'une langue qui demeure vivante, capable de vivre, forte, capable de surmonter les événements et les vicissitudes qui changent la vie des hommes d'un jour à l'autre.

Et nos jeunes hommes de lettres s'engagent dans une erreur des plus graves lorsqu'ils s'imaginent que l'arabe littéraire classique ne peut être correct ni conforme à la norme que s'il revêt cette forme ancienne qui leur est familière dans la poésie et la prose des anciens durant les trois ou quatre premiers siècles de l'hégire ; et en s'engageant dans cette erreur, ils nient l'évolution et oublient ses vérités premières, car la langue du premier siècle de l'hégire n'était pas entièrement identique à celle des païens de l'époque préislamique, et la langue d'Abu Nuwas et de ses compagnons n'était pas entièrement identique à celle d'al-Farazdaq et de Jarir, et la langue d'al-Mutanabbi et de ses contemporains n'était pas celle d'Abu Nuwas et de ses pairs et contemporains, et la langue dans laquelle je m'adresse maintenant à eux — et dans laquelle d'autres écrivains que moi s'adressent à eux — n'est pas celle dans laquelle les écrivains du troisième siècle s'adressaient à leurs lecteurs. Et tout cela signifie que la vie d'une langue est une chose, et sa rigidité, son refus de l'évolution, en est une autre.

Et ces amis des nôtres, parmi les jeunes hommes de lettres, s'engagent dans une autre erreur qui n'est pas moins grave que la première : certains d'entre eux ont lu dans certains livres que la langue latine fut un jour vivante, vigoureuse et répandue dans toute l'Europe occidentale, puis qu'elle mourut, et que naquirent d'elle diverses langues dans de nombreux pays de cette Europe occidentale. Et comme ils se hâtent de conclure, de ce qu'ils ont lu, que l'arabe littéraire classique est une langue ancienne de laquelle sont nées des parlers dialectaux, et

qu'elle est donc morte, et que les parlers dialectaux l'ont remplacée, ou qu'elle doit mourir pour que les parlers dialectaux la remplacent.

Et j'ai dit mille fois et plus : je ne redoute rien pour notre jeunesse autant que je redoute pour elle la pensée hâtive et les jugements précipités ; car la langue latine n'est pas morte soudainement, et les langues modernes n'ont pas pris sa place soudainement ; la langue latine n'est pas morte parce que les jeunes, parmi ses propres fils, auraient un jour prononcé contre elle une sentence de mort et décidé que les parlers dialectaux la remplaceraient — elle est morte, au contraire, très, très lentement, après de longues et lourdes épreuves, dont ce n'est pas ici le lieu de parler.

Et l'arabe littéraire classique a lui aussi été exposé à de longues et lourdes épreuves, que les livres d'histoire ont consignées, mais il a jusqu'à ce jour triomphé de ces épreuves ; il n'est pas mort, il n'a pas été atteint de langueur ni de défaillance, mais il a résisté et lutté, et le triomphe et la victoire lui ont été accordés, et il est demeuré vivant, fort, évoluant, tandis que les parlers dialectaux sont demeurés faibles et chétifs, impropres à l'expression littéraire, peu ou beaucoup.

Et la preuve en est que nous ne connaissons jusqu'à ce jour aucune œuvre littéraire magnifique et durable écrite dans l'un de ces parlers, et il ne suffit pas de décréter qu'une langue est morte pour qu'elle meure, ni de prononcer une sentence de mort contre une langue pour que notre jugement devienne un destin inéluctable, et pour que cette langue meure simplement parce que nous avons voulu sa mort.

Tout cela n'est que pure futilité, un désordre dans des choses qui ne profitent ni n'utilisent ni n'apportent rien aux hommes, et une reddition à cette paresse qui affaiblit les volontés, émousse la perception et éteint les cœurs ; et bien mieux que tout cela serait d'aborder les affaires de l'arabe littéraire classique et ses problèmes comme nous abordons les autres affaires et les autres problèmes, en lui cherchant les solutions qui lui conviennent, sans jamais désespérer de parvenir à ces solutions.

Et l'arabe littéraire classique a bien des problèmes graves, sans aucun doute, et nous y sommes attentifs depuis la fin du siècle dernier, mais nous n'avons pas encore trouvé le courage de les résoudre sans hésitation ni atermoiement ; ceux parmi nous qui inclinent au compromis ont fait obstacle, ceux qui inclinent aux manœuvres ont manœuvré, et nous avons laissé les choses suivre leur cours comme elles le pouvaient — exposant ainsi notre langue et notre littérature à un grand péril.

Et je ne mentionnerai maintenant que deux de ces problèmes, tous deux extrêmement graves : le premier est l'orthographe arabe, dont les gens réclament la réforme depuis la fin du siècle dernier, si je me souviens bien, sans jamais y parvenir ; le second est la science de la grammaire, dont les gens ont tenté la réforme depuis le début de ce siècle, sans y parvenir non plus.

Et le principe dont les gens doivent prendre conscience, c'est que l'écriture — comme la grammaire — était autrefois réservée à une petite minorité, mais qu'elle est devenue, sous l'effet des systèmes modernes, imposée à des peuples entiers ; elle était aristocratique et elle est devenue démocratique, si cette expression est juste. Et de même que l'aristocratie entraîne difficulté, gêne et restriction, parce qu'elle représente le monopole, l'exclusivité et l'édification de barrières et d'obstacles devant ce que les privilégiés s'approprient pour eux seuls, de même la démocratie entraîne facilité, aisance et générosité, et la suppression des obstacles et l'aplanissement du chemin.

Et si tu veux être obéi, ne demande que ce qui peut être fait. Nous voulons que le peuple tout entier sache lire et écrire, alors facilitons-lui l'écriture et la lecture, afin qu'il parvienne à satisfaire son besoin de l'une et de l'autre avec aisance et commodité, avec facilité et douceur.

Et nous écrivons aujourd'hui comme nous écrivions il y a plus de mille ans, quand l'écriture était un privilège monopolisé par une minorité ; si donc ce privilège doit être aboli, qu'on abolisse avec lui les sortes de difficultés et de peines qu'il exigeait, et qu'on facilite l'écriture et la lecture, afin que tous les hommes puissent écrire et lire sans gaspiller un effort et un temps qu'ils ne peuvent se permettre.

Et c'est le comble de la pure folie et de la plus ignorante ignorance que de demander au commun du peuple de bien comprendre pour bien écrire et bien lire ; car l'ordre naturel est que les gens écrivent et lisent d'abord, et comprennent ensuite. Et dis de même en ce qui concerne la grammaire : nous enseignons à nos enfants et à nos jeunes les fondements de la langue arabe et ses particularités comme on les enseignait il y a douze siècles à Bassora, à Koufa et à Bagdad, bien que la vie ait changé et que les esprits aient changé, et que l'ancienne grammaire soit devenue une histoire qu'étudient les spécialistes, et il n'y a pas d'autre issue qu'une grammaire simplifiée et accessible que ces millions nombreux d'élèves puissent comprendre.

Et nos enfants et nos jeunes apprennent les langues européennes sans trouver aucune difficulté ni peine à comprendre la grammaire de ces langues, parce que leur grammaire a évolué pour convenir à la vie nouvelle et à l'esprit nouveau.

Et plus étrange encore, la langue latine morte est enseignée aux enfants et aux jeunes en Europe, et ces enfants et ces jeunes ne trouvent aucune difficulté ni peine à comprendre la grammaire latine, parce qu'elle a été simplifiée pour convenir à la vie nouvelle et à l'esprit nouveau. Et dis de même en ce qui concerne l'ancienne langue grecque : quelle étrangeté que des langues mortes aient aujourd'hui leur grammaire enseignée avec la plus grande facilité, tandis qu'une langue vivante, la nôtre, l'arabe, a sa grammaire enseignée avec la plus grande difficulté, n'aboutissant pour ses élèves qu'à l'ignorance de cette langue et à la haine qu'ils lui portent, et à la haine de toute la langue arabe à cause d'elle.

Et j'ai l'entière confiance que la réforme de l'orthographe arabe et la simplification de la grammaire arabe sont ensemble capables de soulager la génération montante de notre jeunesse de ce lourd fardeau qui afflige les écrivains contemporains parmi nos jeunes hommes de lettres, qui ont appris la langue arabe par des méthodes inadaptées à leurs esprits et à leurs tempéraments, si bien qu'ils ne l'ont ni bien maîtrisée ni sentie à l'aise entre leurs mains, et qu'ils ont été conduits, en fin de compte, à cette production littéraire, misérable à produire et misérable pour leurs lecteurs à recevoir, qui réunit à la fois beauté et laideur, qualité et médiocrité ; et conduits de même à cette plainte sans fin de la difficulté et de l'intraitabilité de l'arabe classique, et à cette revendication amère qu'on recoure aux parlers dialectaux, en les substituant à l'arabe littéraire classique, qui souffre tant de ses propres professeurs et de ses propres maîtres.

Et je voudrais, pour finir, attirer l'attention de nos hommes de lettres qui appellent à recourir aux parlers dialectaux sur un point grave que je ne crois pas qu'ils aient bien considéré : c'est que le monde arabe aujourd'hui, et une grande partie des peuples de tout l'Orient, comprend l'arabe littéraire classique, et le prend comme moyen d'exprimer sa propre personne et d'assurer une communication saine et solide entre ses régions lointaines.

Gardons-nous donc d'encourager l'écriture en parlers dialectaux, de peur que chaque pays ne persiste de plus en plus dans son propre parler,

et que ces parlers ne s'éloignent et ne se désunissent toujours davantage, jusqu'au jour où l'Égyptien aura besoin de faire traduire dans son propre parler les livres des Syriens, des Libanais et des Irakiens, et où les gens de Syrie, du Liban et d'Irak auront besoin, de même, de faire traduire les livres égyptiens dans leurs parlers — tout comme les Français traduisent les Italiens et les Espagnols, et comme ceux-ci traduisent les Français.

Et demandons-nous enfin lequel est préférable : que tout le monde arabe ait une seule langue, l'arabe littéraire classique, comprise par les gens du Maroc comme par ceux d'Irak, ou que ce monde ait autant de langues que de pays qui le composent, chacun traduisant l'autre comme certains Européens traduisent d'autres Européens ?

Pour moi, je préfère l'unité de la langue, et j'ai l'entière confiance qu'elle triomphera en fin de compte, et je tiens, sans la moindre hésitation, que cette unité de la langue mérite que ceux qui y croient luttent pour sa cause, et qu'ils sacrifient pour elle tout ce qu'ils possèdent.